



Alexandre KOSAKEVITCH

(3 septembre 1935 – 22 décembre 2023)

Les traditionnelles fêtes de Noël ont été assombries, en 2023, par les décès de plusieurs collègues que nous étions nombreux à apprécier au BRGM. Alexandre, en outre, était pour nous une figure attachante par sa personnalité, enjouée et puissante, et par sa vie aventureuse et tourmentée de daltonien apatride, de l'Ukraine vers le Maroc, la France et jusqu'à sa consécration de pope.

Sa vie (NDLR : un grand merci de l'Amicale à ses proches pour leurs contributions)

Alexandre Kosakevitch est décédé le 22 décembre 2023, des suites de ce qu'il est convenu d'appeler une longue maladie, mais diagnostiquée beaucoup trop tard pour qu'il puisse recevoir des soins autres que palliatifs. À cette occasion, ses proches ont découvert que cet homme, qui vivait reclus du monde ces dernières années, avait beaucoup de contacts et d'amitiés, bien autres que le simple "ah bonjour, comment ça va" dont la réponse est aussitôt oubliée.

Alexandre est né en 1935, à Kharkiv (à l'époque, vu de France, on écrivait Kharkoff ou Kharkov) en République Socialiste Soviétique d'Ukraine. Son père a été maire de Kharkiv et chargé des Affaires Sociales dans le gouvernement du pays, avant la Seconde Guerre mondiale. Alexandre y a vécu les premières années de sa vie, en famille avec ses parents et son frère aîné, Michel. Lors de la 2^e guerre mondiale, prise en étau entre deux horreurs, la famille a reflué avec les troupes allemandes, par le dernier train qui a quitté la ville, sous les bombes.

Après diverses étapes européennes et après la fin de la guerre, la famille arrive en région parisienne, où son père trouve un emploi à l'IRSID (Institut de Recherche de la Sidérurgie), et Alexandre entre dans le cursus scolaire normal. S'ensuivent des études universitaires à la Sorbonne, un mariage, trois fils, un contrat de travail au Service d'Etudes des Gites Minéraux (SEGM) du Ministère de la Géologie

et des Mines (Maroc) où il contribuera à l'exploration géologique du pays. Une dizaine d'années plus tard, retour en France et il rejoint le BRGM en 1973 (certains facétieux ne l'ont-ils pas surnommé le Bureau de Retraite des Géologues Marocains ?).

Sur sa vie au BRGM, Alexandre montre un acharnement professionnel à fouiller "à fond" les problématiques qui lui sont confiées, quitte à être comptablement déraisonnable... Il pouvait soutenir des conversations passionnées et documentées sur de nombreux sujets, pas seulement professionnels, ou échafauder les raisonnements les plus complexes tout en parlant. Celles et ceux à qui il pouvait arriver de passer, le soir, à des heures très tardives, le long des locaux du BRGM, voyaient souvent une seule lumière encore allumée, celle du bureau d'Alex.

Lorsque le temps est venu pour lui de quitter le BRGM, il est entré en religion pour devenir, en décembre 1995, prêtre de l'Eglise Orthodoxe Ukrainienne Autocéphale de France, pour laquelle il servira durant de longues années les paroisses de Vésine-Chalette (près de Montargis) et de Paris (rue de Palestine dans le 9^e). Et, à partir de 2010, il présidera (hélas) les offices funèbres de son épouse et de ses deux fils. À peine le temps de "se remettre" d'un décès que le suivant survenait. Ceci n'a pas manqué d'alimenter son état dépressif profond. État que, comme la plupart des dépressifs, il savait très bien cacher à ses interlocuteurs.

Durant les 40 dernières années de sa vie, il s'est passionné pour un sujet peu banal : les origines et les évolutions du trident, symbole de l'Ukraine. Ce qui l'a amené à explorer l'histoire du pays, jusqu'à la fondation de la Rus' de Kiev, bien avant que Moscou ne soit fondée. Il a également appliqué ses techniques de minéralogiste, pour caractériser chaque composant graphique, afin de mieux étudier son évolution durant l'histoire. Il ne reste plus aujourd'hui qu'à trouver le moyen de finaliser les centaines de pages qu'il a noircies, les milliers de croquis qu'il a dessinés, et la foultitude d'objets qu'il a acquis pour appuyer ses recherches.

Parmi les douleurs, physiques et morales, qu'il a endurées, il y en a trois à souligner.

Tout d'abord, il était daltonien. En soi, a priori, c'est un handicap pas gravissime. Au jardin d'enfants, en Ukraine soviétique, Alexandre avait colorié un paysage au crayon, avec les mêmes couleurs que celles qu'il percevait. Or le crayon utilisé pour le ciel était violet. La maîtresse n'a rien trouvé de plus pédagogique que de le ridiculiser devant la classe. Depuis ce temps, il se sentait comme un fou au milieu des normaux et ce jusqu'à l'âge de 23 ans où son daltonisme a été diagnostiqué, en France. Enfin il savait qu'il n'était ni fou ni malade, mais qu'il souffrait d'une malformation génétique, qui n'avait rien d'exceptionnel. Il faut dire que son daltonisme était d'une forme assez sévère qui non seulement lui faisait percevoir les couleurs d'une façon différente, mais que la plus légère nuance de teinte pouvait lui faire voir une couleur différente. Au point que le médecin qui l'avait diagnostiqué avait pensé qu'il se payait sa tronche : il voyait, dans les taches colorées qui lui étaient proposées, des formes qui n'étaient même pas répertoriées. Au point aussi que, quand il a voulu passer sa licence de pilotage de nuit, il a été recalé : il voyait les balises vertes le long de la piste d'atterrissage dans plusieurs couleurs différentes : les ampoules ne provenaient pas toutes du même lot de colorant !

Parmi les souffrances physiques, il faut citer le fait que, peu à peu, ses vertèbres se sont soudées l'une à l'autre, sauf deux cervicales et deux lombaires ; avant que tout ne se soude, il a enduré des douleurs violentes, au point de prendre des morphinoïdes pendant longtemps.

La dernière souffrance à citer remonte fort loin, puisque c'est le déchirement de l'Ukraine et la proximité constante de la mort. Il a par exemple raconté qu'en 1941, après l'une des multiples tentatives des troupes de Staline pour reprendre Kharkiv, un matin, sous leurs fenêtres, ils trouvent un char russe, immobilisé. Les garçons (son père, son frère et un copain) sortent jouer sur l'épave. Les cadavres de l'équipage étaient encore dans leur cercueil en tôle. Son grand-père prend la photo des garçons en train de le mettre en joue avec une sorte de trépied d'appareil photo...



Nous sommes en 1943. La famille a fui la ville de Kharkiv sous les bombes. Au point que tout le monde, là-bas, les a considérés comme morts. Tant mieux, commente un proche, car il n'est jamais bon, pour ceux qui restent, d'avoir « de la famille qui a fui en occident » (plus tard, ça s'appellera "choisir la liberté"). Le petit Alexandre, 8 ans, observe tout, et pourra en témoigner, plus tard. Un charnier récent se trouve là, et son père en prend la photo. Alexandre grave dans sa mémoire tous ces hommes abattus par leurs "frères" russes : Staline avait donné l'ordre de liquider les paysans qui refusaient de donner leurs terres aux kolkhozes géants.

L'adolescence d'Alexandre peut sembler dramatique, difficile, douloureuse. Et elle l'a été. Mais guère plus que celle de millions d'autres personnes, dans des centaines ou des milliers de lieux différents dans le monde, sur tous les continents, sous toutes les latitudes, de tous temps et aujourd'hui encore.

Son œuvre scientifique : thèmes majeurs et principaux écrits

Ce n'est pas un hasard si Alexandre s'est orienté dans les géosciences. Platon Tchoumatchenko et coll. (2016) nous apprennent que son grand-père, Pavel Kosakevitch (1862-1938), était un expert minier. Son père, Paul P. Kosakevitch (né en 1898 à Perm et mort en France après 1974), a été professeur de chimie en Ukraine avant d'être maire. Obligé de s'exiler ensuite, il trouva en France un

emploi à l'IRSID et se consacra à des recherches sur la métallurgie de l'acier et sur les alliages, publiant notamment de 1949 à 1974 environ 40 articles dans la Revue de Métallurgie et d'autres dans différents périodiques. Alexandre, lui, a eu une brillante carrière de minéralogiste, malgré ses débuts difficiles comme « apatride » et son daltonisme. René Médioni (2011) précise qu'après la déclaration d'indépendance du Maroc en 1956, il se joint aux nombreux jeunes géologues français qui viennent alors renforcer la Section des Etudes Minières du Service Géologique du Maroc : Georges Pouit, Jacques Dietrich, Jérôme Caia, Christian Bauchau, etc. Il rejoint ainsi un « creuset » scientifique extrêmement fertile où travaille déjà une équipe enthousiaste de géologues miniers comme Jules Agard, Jean Bouladon, Robert Moussu et Eugène Raguin. Il est rapidement remarqué par le chanoine Christophe Gaudefroy, grand pédagogue autant que minéralogiste passionné, avec lequel il publie une série de travaux très importants sur les gisements d'antimoine, jusqu'à en faire le sujet de son mémoire de thèse de doctorat soutenu en 1967 à l'Université de Toulouse en tandem avec un autre grand minéralogiste, François Permingeat. Durant toute cette période, jusqu'à la vague des retours de 1965 de tous les coopérants en métropole, il publie une série d'articles sur la minéralogie du Maroc et en particulier celle du Jebel Achemèche et de la grande mine de fluorine d'El Hammam : silicates, barytine, galène, cérusite, smithsonite, antimoine natif, fluorine, etc., en particulier avec Jean-Claude Lézier et Georges Deicha (1917-2011).

Recruté au Laboratoire de Minéralogie, Géochimie et Analyses du BRGM à Orléans le 1^{er} octobre 1973, commence alors pour lui une carrière stable et fertile au sein d'équipes dans lesquelles il révèle la grande étendue de ses qualités scientifiques et de sa curiosité insatiable. Au gré des grands programmes de recherche nationaux et européens de l'établissement public, il réalise des études minéralogiques extrêmement pointues sur différents sujets. Sa principale contribution aura été sur les chapeaux de fer (1978-1985) des gisements à sulfures métalliques et à or comme en particulier celui de Loulo au Mali. Il travaille aussi sur une foule d'autres sujets plus ponctuels : sur les porteurs de lithium, tantale et niobium de la coupole granitique de Beauvoir et du grand forage GPF d'Echassières (1976, 1986) ; sur les roches à lithium et sodium de Bretagne (1977) ; sur les encroûtements thalassiques et hydrothermaux à fer et manganèse de l'Est-Caraïbe avec Jung Keuk Kang (1986) ; les sphérules cosmiques à fer, nickel et platinoïdes des encroûtements au large de la Polynésie française (1987) ; la sphalérite de la mine de Saint-Salvy (1993). La collaboration avec Yves Moëlo (CNRS), spécialiste de la minéralogie de l'antimoine et du plomb, lui procurera la joie de revenir aussi à ses « premières amours » avec l'étude des minerais d'antimoine du Maroc Central (1982).

Outre ces réalisations scientifiques, il laisse aussi au Brgm le souvenir de son enthousiasme communicatif : c'était un chercheur enjoué, spirituel, qui ne passait pas inaperçu mais au contraire entouré d'amis et de bons copains, qui a toujours créé autour de lui une ambiance favorable au travail en équipe.

Adieu Alexandre notre ami et collaborateur, et merci de ce que tu nous as apporté.